



cerises

la coopérative

Services publics, tous ensemble !

Grève historique à l'Éducation Nationale, grève à EDF, grève dans les hôpitaux, grève des juges et des avocats... Les mouvements sociaux dans les services publics ou dans le secteur de l'énergie désormais soumis à la concurrence, se développent. Enseigner, soigner, produire et distribuer l'électricité pour toutes et tous, faire fonctionner les institutions judiciaires, organiser le trafic ferroviaire, permettre à tous de se loger sont autant d'activités sans lesquelles le pays ne peut fonctionner.

Imagine-t-on une société sans soignant.e.s ? sans enseignant.e.s ? sans juges ?

Quand on est indispensable, ça se paie. La crise de recrutement des soignant.e.s et des enseignant.e.s dont on ne mesure pas encore complètement les effets à long terme, nécessite de changer radicalement de politique. Stop aux salaires en berne et/ou au mérite, suppressions massives de postes, suppressions de missions, privatisations de services, détériorations des conditions de travail, stop à l'accroissement de la précarité, à la soumission aux critères de rentabilité et de concurrence ! Quand tout sera privé, nous serons privés de tout...

Il n'y a pas de développement de la société sans développement des services publics !

Malgré toutes les attaques et dégradations qu'ils subissent chaque jour, les services publics font la preuve qu'en fonctionnant sur des principes d'égalité et de solidarité, il est possible de rendre des services fondamentaux à des millions de personnes, des plus jeunes aux plus anciens. Et quand les soignant.e.s prennent en main leur outil de travail comme ils et elles l'ont fait au cœur de la crise sanitaire, ils et elles font face, et assument un boulot formidable pour des salaires fort minables.

L'accès aux biens communs doit être universel, hors de toute recherche de profit, et favorisé par leur gratuité. Débattons avec tous les acteurs concernés (usagers, collectivités locales) des finalités : mettre les politiques de prévention au cœur du système de santé, permettre l'accès de tous à une culture commune de haut niveau à travers une éducation émancipatrice, privilégier le principe de gratuité dans les transports urbains grâce à des financements solidaires pour lutter contre le réchauffement de la planète, reconstruire un service public de télécommunication, garantir l'accès à l'eau et à l'énergie, décider la libre circulation des migrants et utiliser les moyens de la police de l'air et des frontières à d'autres objectifs...

Nous sommes les co-proprétaires des Services et des Entreprises Publiques, à nous de décider de leur avenir ! ●

Sylvie Larue



Humeur de Cerises

MMA a été la première société à « namer » un stade, celui du Mans, en l'occurrence. L'assureur versait 1,3 millions € annuellement, mais il a décidé d'arrêter les frais fin 2021.

Comme pour les Partenariats-Public-Privé, les contribuables apprécieront...

Depuis le début de la pandémie, les AMAP sont à la peine mettant ainsi en péril l'équilibre économique de certaines fermes engagées dans ce circuit court de produits agricoles. Déménagements et pertes du lien social seraient la cause d'un recul évalué globalement à 10%.

Isabelle Laffont, cheffe du département de médecine physique et réadaptation du CHU de Montpellier vient d'être élue doyenne, devenant ainsi la 1^{ère} femme à la tête de la faculté de médecine... depuis sa création il y a 800 ans !

Agenda militant

4-5 février

[Brest : Les soulèvements de la mer](#)

5-6 février

[Rencontre GJ nationale](#)

Primaire Populaire les limites d'une démarche



Avec 470 000 inscrit.e.s, la Primaire Populaire (PP) est un vrai succès à ce stade. Deux fois et demi le nombre de votant.e.s à la primaire des Verts, bien plus que le nombre annoncé de soutiens à Jean-Luc Mélenchon et à l'Union populaire (UP).

Faute d'avoir rencontré l'écho espéré, la proposition de comités locaux, unitaires et populaires, à gauche, a trouvé ici un bout de réalisation, dans laquelle s'exprime une grande diversité militante. Des tenant.e.s de Christiane Taubira, bien sûr, qui voient en elle une sorte de sauvetage

providentiel de la Gauche, des militant.e.s de gauche, effarés devant les divisions et la bérézina annoncée de la présidentielle, des déçus de JLM, mais aussi des citoyen.ne.s souvent jeunes qui font là une première expérience politique.

Autant de raisons d'accorder à ce mouvement plus de respect et d'attention que les appareils du PS, du PC, de l'UP et d'EELV n'en manifestent. Leur agressivité à l'égard de la PP cache mal un sectarisme profond et -surtout- confirme leur extrême méfiance vis-à-vis de tout mouvement qu'ils ne contrôlent pas. De ce point de vue, bonnets rouges, gilets jaunes, anti-passe notamment auront été traités avec la même condescendance y compris dans la gauche radicale, de transformation...

Mais en focalisant sur la candidature, la PP n'a pu favoriser de débats sur le fond, produisant des propositions politiques, rassembleuses, clarifiant les penchants social-démocrates de certain.e.s. Et pourtant quelques voix expriment un populisme aux accents dégagistes, d'autres prônent une démocratie directe totale ! La PP est pétrie de contradictions, de discussions, parfois brouillonnes, mais vu le niveau général du débat politique, évitons d'en rire ! Ce faisant, la question même du présidentielisme, d'une république sociale à construire reste en arrière-plan. L'hypothèse d'un boycott politique de la présidentielle n'est pas évoquée. L'absence de Roussel ou Poutou dans les nominés n'a guère de « sens ». La nécessaire radicalité de l'alternative politique y est parfois masquée par la peur de montées fascisantes.

Si un noyau déterminé « pilote » la PP, force est de reconnaître une certaine spontanéité du mouvement. Nul ne croira que les quelques comités Taubira ont la capacité d'une telle mobilisation ! Quant au fonctionnement, la PP n'est pas plus gazeuse que la FI et pas moins transparente qu'EELV.

Pour les tenant.e.s d'une alternative radicale au capitalisme et d'une lutte résolue contre le fascisme, la PP indique que le chemin d'un mouvement unitaire n'est pas bouché, qu'une réelle aspiration à cette gauche là peut se concrétiser si l'on travaille le fond des questions. Il faudra s'en rappeler pour les législatives. Notre vigilance n'a d'égal que la détermination de nos orientations.

● PATRICK VASSALLO

Une justice pour les puissants !!



Revenons sur une affaire qui a retenu toute notre attention. En 2011 une enquête a été ouverte à l'encontre de l'ancien directeur des services de renseignements Bernard Squarcini car il a espionné, au profit de LVMH, François Ruffin directeur du journal Fakir. En effet le journaliste préparait un film « Merci Patron » pour dénoncer la voracité des grands actionnaires de LVMH. Ainsi un haut fonctionnaire du renseignement s'est mis au service d'intérêts privés dans la plus grande illégalité d'un point de vue déontologique. François Ruffin a été « surveillé » pendant près de 3 ans.

En 2021 alors que l'affaire suivait son cours et que François Ruffin souhaitait une condamnation pour l'exemple, le parquet a décidé dans le cadre du CIJP (convention judiciaire d'intérêt public dans le cadre de la loi du 9 décembre 2016) d'exonérer LVMH d'un procès judiciaire et de condamner LVMH à une amende de 10 millions d'euros. La décision du tribunal évite des poursuites et surtout un procès pour l'exemple. Le tribunal a argumenté en invoquant l'ancienneté des faits. Comme le rappelait récemment le journal le Monde « Lors de l'audience de validation de la CJIP, le député de la Somme a appelé la juge à « refuser » cet accord, soulignant que l'amende ne représentait que « 0,02 % » du chiffre d'affaires annuel de LVMH (44,6 milliards d'euros en 2020 avec des marques comme Louis Vuitton, Dior, Givenchy, Guerlain, Hennessy ou encore Sephora). Il

a dit ne rien réclamer pour lui, mais demandait une « reconnaissance de culpabilité » de LVMH, ce qui n'est pas prévu dans une CJIP. ».

Cette décision du parquet est très contestable au regard de la gravité des faits. Une fois de plus, le pouvoir d'État couvre les puissants et cette décision déshonore leurs auteurs même si la loi le permet. C'est un précédent grave qui pourrait donner des idées pour d'autres affaires

● DANIEL ROME

Présidentielles. le boycott ?

Après leur première conférence de presse, les militants du boycott s'activent à l'installer dans le paysage politique. Pas facile. Si la notion même de boycott exaspère les militants des nombreux candidats de la gauche, elle irrite tout autant ceux qui, souvent les mêmes, s'investissent pour la primaire populaire. Le boycott ne fait non plus pas consensus à la rédaction de Cerises, qui recevait néanmoins ces jours-ci un premier tract venu d'un des premiers comités qui affirme que le boycott actif et constituant, ouvre la voie d'un régime politique démocratique reposant sur la souveraineté du peuple.

Le boycott n'entend pas rester à la simple collecte de signatures. Ses partisans sont invités à se constituer en comité, groupes locaux expliquant la démarche, invitant à prendre part à la campagne. Ce tract affirme : « Pour des millions de gens, ces présidentielles sont au mieux les présidentielles de l'indifférence, au pire celles du désespoir ». Et les militants de citer : Gilets jaunes, grèves et bataille pour les retraites, les salaires, la santé publique et son hôpital public, contre le pass sanitaire, contre les féminicides, contre le racisme, pour reconstruire l'école publique, et d'évoquer aussi les batailles de la vie, de la dignité en Guadeloupe Martinique Polynésie... Rien de tout cela n'est du ressort de la présidence d'un homme, tout dépend de l'engagement populaire.

Et puis comme un souffle prometteur, la poésie se mêle de politique. Qui voit Cerises recevoir cette invitation à citer le poème « Regarde » de Jean-Jacques Coltice, en entier sur le site de cerises, qui s'achève ainsi :

« Regarde comme je t'aime et souffle sur les braises.

Les beaux jours reviennent.

Le désir tonne dans le ventre des luttes. »

● CATHERINE DESTOM BOTTIN

Pourquoi radicalité ?

La période électorale semble se limiter au choix du ou de la candidat.e à gauche pour faire face à Macron, la droite, et à l'extrême-droite. Or les 5 dernières années ont été (et sont encore) marquées par un développement des luttes d'une rare intensité et d'une radicalité impensée à laquelle il manque les mots pour prendre forme. Non seulement elles ont souligné le rejet d'une politique qui dure depuis des décennies et s'aggravent continuellement et ce, quelle que soit la couleur politique affichée, mais les propositions faites, visiblement, ne rencontrent guère d'échos parmi les exploité.e.s et les dominé.e.s. Il est pourtant difficile d'attribuer ce manque d'appropriation à de la passivité.

Alors que reste-t-il comme explication ? Si ce n'est qu'à gauche on semble confondre ne pas semer l'illusion d'un grand soir miraculeux, avec rafistolage. On cherche à reproduire des solutions qui auraient fait recette il y a un demi-siècle ce qui débouche soit sur de l'indifférence soit sur de la colère. Nous avons donc besoin de travailler sur ce que nous entendons par « radicalité », champ qui nous paraît aujourd'hui inexploré aussi bien par la gauche que par le syndicalisme.

« La brume humide et transperçante n'a pas eu raison de notre irrépressible envie d'être présents en ce lieu, qui fut autrefois sans vie et sans âme, et qui s'inscrit maintenant dans l'histoire de la ville de Montpellier comme un marqueur de lutte sociale ! »

Avec l'aimable autorisation de son auteur, le dossier est illustré par des photos du réveillon revendicatif du jour de l'an qui s'est déroulé sur le Rond-Point des Prés d'Arènes à Montpellier.



Elles et ils disent Radicalité

Qu'est-ce que pour vous la radicalité ? Est-ce « mettre la barre trop haut » ou au contraire une clé actuelle pour aller de l'avant ? Où en est la gauche de transformation et l'extrême-droite ? Ce sont les trois questions proposées par l'équipe de rédaction.

Pour **Patrick Le Tréhondat** la radicalité c'est ouvrir une porte sur une émancipation, construire un pont entre les besoins immédiats et la rupture avec l'ordre capitaliste, c'est une utopie présente qui dessine un horizon de rupture. **Pierre Zarka** se préoccupe du lien « radicalité – conscience de soi » et d'évoquer les gilets jaunes : « la symbolique est forte : tout le monde a un gilet jaune dans sa voiture; il suffit d'être Madame ou Monsieur n'importe qui pour être reconnu comme apte à faire bouger les choses ».

Urgence de radicalité affirme **Sylvie Faye-Pastor** : « alors, si l'anxiété, la peur ne sidère pas les possibilités de penser, c'est la conviction que l'on n'a plus le temps d'attendre qui s'impose radicalement ».

Daniel Rome examine les diverses significations du mot et pose que « la radicalité a permis de redonner à la politique ses lettres de noblesse car de nouvelles générations se sont impliquées dans le champ politique en inventant de nouvelles formes d'action ».

Pour **Vincent Prémey**, la radicalité réaliste c'est le boycott de la présidentielle en 2022 et c'est aussi la sortie du travail, incontournable pour sortir du capitalisme et que ne retinrent en leur temps ni les bolcheviques, ni les sociaux-démocrates.

Pour sa part, **Catherine Destom Bottin** note que le militantisme féministe recourant au terme radical de féminicide a explosé la notion de crime passionnel en en faisant un fait

social dont l'éradication passe par le combat politique contre la domination patriarcale.

Au R2R, Réseau ravitaillement des luttes du pays rennais, la radicalité c'est soutenir des collectifs de lutte, de transformation sociale, sous forme de cantines solidaires, ravitaillement des piquets de grève, des manifs, le soutien humain, financier ou matériel.

Bénédicte Goussaut interroge le phénomène pour mieux le cerner, radical **Mélenchon** et son programme, radical **Zemmour**, radical le boycott de l'élection présidentielle qui propose que les « simples » gens se sentent aptes à mettre à bas une institution et pas des moindres ? **Richard Abauzit** pose que le capitalisme a atteint sa date de péremption et s'effondre sur ses bases. Dès lors, être « radical » [...] ne peut vouloir dire que poser les bases d'une société débarrassée du capitalisme, [...] où le peuple prend en mains les décisions qui le concernent. Pour **Saïd Bouamama**, nous sommes entrés dans une séquence historique de radicalité populaire. Des Gilets Jaunes au mouvement anti-pass en passant par les grands mouvements [...] réforme des retraites, loi travail, violences policières racistes, ce besoin de radicalité populaire prend la forme de mouvements sociaux.

Bonne lecture

● L'équipe de rédaction

Construire un pont entre les besoins immédiats et la rupture avec l'ordre capitaliste

Pour moi la radicalité c'est ouvrir une porte sur une émancipation, construire un pont entre les besoins immédiats et la rupture avec l'ordre capitaliste. Avec la gauche, et même avec la gauche radicale, cette porte s'ouvre trop souvent sur l'État à qui l'on demande d'organiser le changement voire la rupture. On ne peut pas déléguer à l'État l'émancipation. Elle doit procéder des exploités et des opprimés eux-mêmes qui doivent construire leur propre autodétermination, leurs propres usages et règles de vie, leur propre économie politique, bref construire leur propre alternative ici et maintenant en toute indépendance. Au cœur de cette démarche, la stratégie autogestionnaire conçue comme un but, un moyen, un chemin. Par exemple, face aux licenciements, la stratégie doit-elle être de rechercher un repreneur improbable, pour remplacer un patron par un autre, ou de recourir à une nationalisation par un État hasardeux, instrument des classes dominantes ? Des travailleuses face à la faillite de leur

entreprise ont décidé, le dos au mur, mais à une échelle significative (aujourd'hui cela concerne 400 entreprises), de reprendre leur entreprise en les autogérant. Mais tout aussi important, ces entreprises autogérées sont souvent ouvertes sur le quartier, devenant également un lieu social et culturel qui débordent la déconstruction de rapports de production pour reconstruire des nouveaux rapports sociaux au sein d'une communauté plus large, celle des habitant·es environnants. Cet exemple, parmi d'autres, nous montre une forme de radicalité qui est immédiate, opérationnelle, et par ailleurs qui dissipe l'illusoire opposition des questions sociétales et sociales. Une utopie présente qui dessine un horizon de rupture.

Tout le monde le sent la demi-mesure ou la réformette est un mirage. Le fonctionnement actuel du capitalisme et le rapport de force dégradé ne le permettent pas. Sur le ring de la lutte des classes il ne suffit pas de parer les coups, il faut allonger sa gauche.

Aujourd'hui c'est l'extrême droite qui travaille l'imaginaire collectif. Zemmour est le nom d'une contre-utopie réactionnaire. Elle propose un autre possible apparemment en rupture avec l'ordre existant, la question de sa faisabilité et de ses conséquences est secondaire. La gauche de transformation, puisqu'on a renoncé au terme de révolutionnaire, ce qui en soi est un indice, subit dans tout son éventail une réplique de la chute du Mur de Berlin. L'échec de la pers-

pective de la transformation révolutionnaire de la société. Octobre et ses suites mortifères n'ont pas fini de nous hanter. Ajoutons Cuba pour faire bonne mesure. Pour autant, il ne s'agit pas de faire table rase du passé et de notre patrimoine idéologique et historique. Nous sommes clairement maintenant dans une longue période de reconstruction. À la fois programmatique et des pratiques sociales et politiques. Il ne suffit plus de poser des questions ou de se lamenter, mais à partir de l'auto-activité des exploités et des dominés, du prolétariat (qui comprend le salariat mais ne se résume pas à lui) d'élaborer un programme communiste autogestionnaire du 21^e siècle. Ne pas céder à un super-syndicalisme revendicatif mais défendre des mots d'ordre transitoire de rupture. Par exemple, face à la crise du secteur de la santé, l'autogestion de services hospitaliers par le personnel soignant comme le dessine le collectif inter-hôpitaux dans son contre-plan. Par ailleurs, j'observe avec inquiétude comment le mouvement des Gilets jaunes a été passé par perte et profits (pas par la bourgeoisie). Soulèvement populaire dont il me reste deux questions entêtantes : les ronds-points étaient-ils une modalité moderne d'unification sociale que nous reverrons ? Étaient-ils des embryons d'un pouvoir populaire à instituer, pour autant que cette question ait été réfléchi et que cette perspective ait été alors défendue par la gauche de transformation.

● Patrick Le Tréhondat

Radicalité et conscience de soi

Face à la gauche molle, on oppose souvent des mesures qui disent rompre avec le capitalisme. La plupart du temps, ces mesures sont de fait empruntées à la nostalgie des années 1945 et 50 à savoir faire accepter au capitalisme des réformes. Or nous avons changé d'époque : désormais chaque mesure structurelle met en cause l'existence du système : développer les services publics c'est moins d'argent pour le capital ; aujourd'hui il est plus rentable financièrement de spéculer que de faire travailler : moins besoin de main-d'œuvre donc moins besoin d'école ou de santé ; élargir la démocratie c'est perdre du pouvoir. Il n'y a de radicalité qu'en allant chercher des solutions qui mettent en cause l'existence du capitalisme.

Reconstruire son identité passe par la construction d'une autre vision du monde et de la place de chacun dans la société. La politique a de tout temps été une forme de socialisation, un moyen permettant au tréfonds de l'individu/e de s'identifier à un groupe et à un devenir collectif. Au-delà de divergences et même de conflits irréductibles, lors du siècle passé l'idée de développement des sociétés était partagée. On a eu droit pêle-mêle aux conquêtes coloniales, à l'attachement à l'URSS, à la ver-

sion sociale-démocrate, au gaullisme ou au progrès technique comme vecteur automatique de progrès social. Il ne reste rien de cela.

Personne ne la construira par des mesures du type passer de 35 à 32 heures de travail sans redéfinir sa place au travail et la reconnaissance des activités dites « hors travail », ni par la création d'une banque d'investissement sans s'en prendre à la domination des actionnaires. Rendre le pouvoir au Parlement c'est encore déposséder les citoyen·es de leur

J'agis donc je suis

capacité d'intervention dans les choix politiques. Au nom du réalisme, la gauche et le syndicalisme en sont à proposer des aménagements qui laissent indifférents car ils ne changent pas la place de la personne dans la société- ce qui permet au capital d'y rester sourd. Scander qu'il faut le progrès social et humain comme si d'autres revendiquaient la régression sociale et inhumaine ne dit rien.

C'est malheureusement différent avec l'extrême-droite : n'apparaît-elle pas

prendre en charge ce désir de retrouver l'époque antérieure (singulièrement idéalisée) ? Elle offre à travers son racisme et sa démagogie l'illusion d'un projet de reconnaissance d'une identité à la fois individuelle et collective. Elle puise dans les mythes de notre histoire collective des repères d'identification (Jeanne d'Arc, Front National et Résistance). Les romains avaient un dicton : « j'ai à peine de quoi manger mais au moins je suis romain ». Zemmour n'a rien inventé.

Est-ce que cela voudrait dire que notre époque ne pourrait plus être à une radicalité démocratique ? Bien au contraire : les démissions dues au mal du travail, le refus d'avoir toute la journée un chef ou des contraintes sur le dos, de ne pas pouvoir décider de son sort ; le rejet de toute discrimination, le sentiment aigu que l'espèce vivante est menacée par des pollutions mortifères sont autant d'appel à des solutions radicales. Des solutions qui, parce qu'elles sont loin d'être de l'eau tiède qu'elles bouleversent l'état des lieux, s'attaquent frontalement aux causes permettent de définir où se situe l'antagonisme, de refuser l'ordre établi et de pouvoir décider de son devenir. Le féminisme ne revendique pas moins d'inégalité mais l'égalité. Être femme devient se sentir capable de faire l'actualité. La radicalité concerne aussi la conception que l'on a du rôle du peuple. Idem les Gilets Jaunes : la symbolique est forte : tout le monde a un gilet jaune dans sa voiture ; il suffit d'être Madame ou Monsieur n'importe qui pour être reconnu comme apte à faire bouger les choses. Interrogeons-nous sur ce qui a fait bouger deux ans durant chaque samedi des dizaines de milliers de femmes et d'hommes. Ou encore les manifs pour le climat. Il y a un côté : j'agis donc je suis.

Proposer une démarche porteuse de radicalité, avant même d'avoir obtenu gain de cause c'est redonner confiance aux gens en eux-mêmes.

● Pierre Zarka



Sur le ring de la lutte des classes il ne suffit pas de parer les coups, il faut allonger sa gauche



Urgence de la radicalité

Qu'est-ce que la radicalité ? Une réaction à une large prise de conscience de notre situation actuelle : les prévisions pessimistes sur le changement climatique ne sont plus des vues théoriques extrêmes mais des réalités quotidiennes qui hypothèquent la survie sur la planète. Pour un très grand nombre de personnes, les difficultés s'amoncellent, jour après jour, sans solution claire. Les problèmes pour s'alimenter, se loger, se chauffer, se déplacer, se soigner, envahissent le quotidien, ne laissent plus la place à une vie agréable, voire simplement décente. Les services publics et les institutions deviennent maltraitants à force de rationnement. D'une prise de conscience diffuse dans la société, c'est devenu de plus en plus concret et chaque personne en vit les effets anxiogènes à un moment ou un autre : le manque de personnel dans les hôpitaux, dans les maisons de retraite, l'obligation de faire des démarches administratives sur internet avec des possibilités réduites d'avoir un contact humain... L'État ne remplit plus ses responsabilités d'organisation de la société et tend vers le régalien, c'est-à-dire le répressif. En réponse, les classes dominantes qui oc-

On n'a plus le temps d'attendre

cupent l'appareil d'État produisent un discours de plus en plus transparent dans son désir de générer le contrôle et la peur, la pandémie et ses multiples rebondissements, injonctions et menaces l'ont mis en évidence pour une majorité de la population. Ces classes dominantes ont fait sécession du reste de la société, vivent entre elles et ne se préoccupent que de perpétuer leur position de domination, à n'importe quel coût, humain ou écologique. Tout cela, on le voit et on le vit. Une grande part des électeurs ne jouait déjà plus au jeu de la pseudo démocratie du système représentatif et s'abstenait. Le boycott des élections présidentielles, la primaire populaire sont des manières d'affirmer publiquement cette rupture. Alors, si l'anxiété et la peur ne sidèrent pas les possibilités de penser, c'est la conviction que l'on n'a plus le temps d'attendre qui s'impose radicalement. L'urgence de la situation nous oblige à trouver des solutions politiques pour survivre.

● Sylvie Faye-Pastor
Médecin en activité



Radicalité, rupture ou alternatives

Radicalité. Ce mot dans le langage politique est ancien puisqu'il a donné naissance au parti radical à la fin du 19^{ème} siècle. Il a plusieurs significations dont celle de revenir à la racine des choses. Et rappelons que la radicalité est un terme utilisé aussi bien par l'extrême-droite que par d'autres forces politiques. Au fil du temps les discours de modération n'ont plus été à la mode et celle ou celui qui se prétendait radical, ou porteur de radicalité était considéré comme une personne de conviction car il/elle abordait les problèmes sur le fond. Mais à force d'utiliser ce mot on ne sait plus très bien de quoi on parle. Quand est évoqué l'islamisme radical, on signifie extrémisme, aller au bout d'une démarche, d'une logique de pensée et refus de composer avec d'autres points de vue qui seraient considérés comme plus réformistes. Dans ce cas on pense à violence.

Dans le camp progressiste on évoque la radicalité pour exprimer l'idée de rupture, de révolution, (la gauche radicale...) le fait d'aborder les problèmes sur le fond

et non en rester à l'écume des choses, le fait de mettre en travail les consciences, là où a échoué le politique. On peut répéter une diversité d'actions radicales qui sont sur le terrain de la transgression, de la désobéissance : les FEMEN, les faucheurs d'OGM, L214, les actions non violentes d'Extinction Rébellion, ou encore les actions de désobéissance civile d'Attac ou de Greenpeace. Là, on pointe la recherche de ce qui peut être le

Revenir à la racine des choses

plus efficace pour construire une société plus juste et plus soutenable. La radicalité a permis de redonner à la politique ses lettres de noblesse car de nouvelles générations se sont impliquées dans le champ politique en inventant de nouvelles formes d'action pour se faire entendre et faire évoluer les consciences, en dehors des structures traditionnelles.

Les moins de 30 ans préfèrent des petits matins qui chantent que des grands soirs qui déchantent !

Mais il me semble qu'il faut s'entendre sur ce qu'on nomme radicalité car tout le monde n'y met pas le même sens. Pour certains c'est un exutoire pour combattre la mollesse qui aurait caractérisé la vie politique. Pour d'autres ce serait un horizon irréaliste. Mais radicalité n'est pas un concept, juste un outil de communication. Je préfère travailler sur la notion de rupture ou d'alternatives même si radicalité est plus à la mode. Le néolibéralisme ne fait-il pas preuve de radicalité pour appliquer ses choix ? A partir du moment où une large fraction du peuple se met en mouvement pour un projet politique alternatif au capitalisme, le mot révolution prend tout son sens. Cependant c'est parce que des minorités agissantes se sont battues pour renverser l'ordre des choses que le projet politique a pu prendre forme et qu'une partie des gens se sont mobilisés pour une société plus humaine et plus égalitaire.

Récemment on a opposé la radicalité de Sandrine Rousseau à celle d'Eric Zemmour comme si on pouvait mettre dans le même sac toutes les radicalités et finalement considérer que la voie de la sagesse, du juste milieu (*faut comprendre le choix de Macron*) était l'alpha et l'omega. La gauche de transformation n'arrive pas proposer un projet de société qui fasse rêver, qui mobilise les consciences pour dépasser le capitalisme. Là est bien le drame car l'immense majorité des gens de gauche attendent un candidat commun au lieu de se mobiliser au quotidien pour changer leur vie. Mais il y a en germe du déjà là qui me semble prometteur. C'est au printemps que les fleurs éclosent

● Daniel Rome





Radical et réaliste

Qu'est-ce que la radicalité en politique, me demandent les amis de Cerises ! Belle question, qui tombe évidemment à pic par les temps qui courent, où nous tentons de faire percer une option radicale et réaliste : le boycott de la présidentielle de 2022.

Je viens d'associer les mots « radical » et « réaliste ». C'est fondamental : prendre les problèmes à leur racine est réaliste, mais paraît souvent utopique si l'on s'attache à la surface des choses. Quoi de plus radical par exemple que cette démarche de Marx se demandant ce qu'est la valeur de la marchandise exprimée par son prix monétaire, et qui remonte au travail constitutif de cette valeur, mais pas du « travail » en général, mais le travail abstrait, socialisé sous la forme monétaire précisément, visant son auto-accroissement : forme spécifique au capitalisme. Par conséquent, sortir du capitalisme c'est sortir du travail. Voilà qui est très radical, voire utopique, et à quoi ne pensaient ni les bolcheviques, ni les sociaux-démocrates, en leur temps, mais qui demande à être envisagé aujourd'hui, quand le capital détruit la biosphère et nos conditions de reproduction les plus fondamentales.

Radical aussi, le fait de saisir que la reproduction des conditions de l'accumulation infinie et destructrice de ce capital requiert des États, et des pouvoirs centraux, des exécutifs, des « hommes forts », bureaucratiques-militaires, dont la forme gaullo-bonapartiste que nous avons en France est assez typique de ce dont il a besoin. La vieille idée démocratique est antinomique à cette forme si on lui donne, radicalement, son plein contenu, ce qui demande d'être à l'écoute et d'apprendre des mouvements réels des opprimés, prolétaires au sens large, femmes.

Car la radicalité ne peut fonctionner qu'en prenant en compte le *tempo*, le *timing* ou le *kairos* des événements. Je veux dire par là qu'on est souvent en retard d'une guerre. En 14, des socialistes se sont crus en 1871, en 40, des internationalistes

se sont crus en 14, et aujourd'hui, beaucoup se croient au Vietnam ou en Irak au moment où il y a risque d'invasion russe de l'Ukraine. Cela est vrai aussi des mouvements sociaux. En 2022, beaucoup fonctionnent comme en 2017 (et avant). Ils craignent une défaite qui a déjà eu lieu, celle de la gauche éliminée, et n'intègrent pas l'expérience des Gilets jaunes et d'autres éruptions sociales. Tout cela est naturel : il faut un effort conscient pour être dans le tempo, voir le nouveau, ne pas s'en irriter parce qu'on ne l'avait pas prévu.

Prendre les problèmes à leur racine est réaliste

Je ne prétends pas ici avoir énoncé ce qu'est la radicalité en politique, mais avoir tenté de dessiner les dispositions qui la permettent, étant entendu que je l'ai appréhendée comme utile et positive, non pas en soi, mais parce que l'époque nous y force. Il va de soi, mais c'est mieux de le dire, que

ceci ne peut se faire que collectivement, interactivement. Rechercher la forme adéquate à cette interaction, pour aider à la victoire des exploités et opprimés, relève aussi de la radicalité. Le problème est d'appréhender l'expérience historique, riche et même lourde, sans s'y subordonner. Elles nous donnent des « clefs en main », telles que la forme-parti ou la forme-assemblées de masse, qu'on ne peut effacer ni reproduire. Et là, la radicalité devient l'innovation dans la tradition ...

La gauche en la matière, aujourd'hui, est ailleurs, c'est-à-dire nulle part. Mais très nombreux sont les individus qui en sont issus qui, elles et eux, sont en recherche, une recherche radicale ...

● Vincent Pruseumey
Syndicaliste Fsu

Appeler un chat un chat

Radicalité dit ce qui est relatif à la racine, à l'essentiel, à l'origine d'une chose, d'un phénomène. Dans le champ politique radicalité désigne ce qui a une action décisive sur les causes profondes d'un phénomène. Ce qui n'admet d'atténuation sauf à changer de sens.

Évoquons rapidement la notion de radicalisation. On devrait entendre ici, le chemin de ceux qui transigent de moins en moins. Le mot désigne, dans le vocabulaire gouvernemental et celui de la presse publique ou privée contrôlée par l'argent ce qu'il faut dénoncer, à l'école ou au boulot pour mettre un terme aux attentats terroristes. Ce retournement du mot dit l'inquiétude politique qu'il produit parmi les couches dominantes

Dans les luttes d'émancipation, la radica-

Devenir maître de son destin



lité du vocabulaire politique dit la fermeté et le besoin d'appeler un chat un chat pour atteindre les cibles. Ainsi du mot féminicide. Son utilisation a été et demeure un trophée du combat féministe. Multipliant les actions sous des formes renouvelées, en parlant de féminicide, les militantes ont transformé le fait divers en fait social. Son éradication passe obligatoirement par le combat politique contre la domination patriarcale ... Imaginons un instant : sans cette radicalité-là, nous en serions toujours au « crime passionnel » !

La « barre trop haut » désignerait un niveau, des formes d'affrontement inaccessibles. Reprenons juste conscience, que c'est la classe dominante qui domine ... Le niveau de domination nécessaire au taux d'exploitation du travail ou au taux de destruction du travail est l'exact niveau de la barre où commence l'affrontement de classe. Le moment fordien qui exigeait de lâcher de temps à autre quelques miettes afin que la paix sociale préserve les impératifs de productions, est achevé. Ce temps-là a donné naissance à un vocabulaire et des formes de

luttes adaptées à la « rigidité souple » de l'affrontement de l'époque. Mais désormais inadaptées. Totalement dématérialisé, complètement internationalisé le capital, contraint à une « modernisation » en perpétuelle accélération, ne peut plus se limiter à produire pour rémunérer les investissements. Désormais, fermant ou exportant les entreprises au gré de l'état de la bourse, il financiarise. La docilité des travailleurs ne se négocie plus. Elle s'impose en toute brutalité, appuyée à l'inscription de la peur dans la société. Nous n'inventons pas la bonne hauteur. Nous y sommes quand nous gagnons, autant dire qu'il faut grimper fort...

La gauche de transformation, celle qui, se présentant à l'élection présidentielle, et faute de mieux se raconte que sa parole dispose ainsi d'une tribune un temps augmentée. Et pourtant la parole électorale de l'extrême droite est la plus portée par les médias publics ou privés, au point qu'elle apparaît comme le seul pôle de transformation radical de la société française. La souffrance populaire trouve ainsi un lieu où ancrer son espérance.

Est-ce du seul fait des médias ? Ce qui convainc chez Zemmour ce n'est pas de passer très souvent à la télé mais de tenir un propos qui annonce que l'on va -enfin- renverser la table. Ce propos radical est hégémonique faute de devoir affronter, pas seulement dans le discours, mais dans les faits des actes politiques transformateurs qui au moins pour une part assèchent son fonds de commerce.

Quel que soit l'état des forces de la gauche de transformation, construire cette concurrence passe par se dévisser des sondages électoraux, et produire de l'action, de l'expérimentation où l'on s'entraîne, s'entraide, à devenir maître de son destin, ainsi recule la peur qui rend féroce.

● Catherine Destom Bottin

Une stratégie de nature révolutionnaire

«Il ne peut pas y avoir de gauche radicale parce qu'on ne peut pas être trop pour la justice, trop pour l'égalité, trop pour la liberté; ça n'a aucun sens. Il ne peut y avoir par définition qu'une seule gauche, qui est celle qui va au bout des exigences qui portent ce type de valeur, et ensuite il peut y avoir des nuances de droite.»

G. de Lagasnerie

Pour le R2R, la radicalité, c'est soutenir des collectifs de lutte, de transformation sociale, et non pas des individus. Les projets portant des «alternatives» ne remettant pas en cause le système capitaliste et ne portant pas un rapport de force réel dans la société : les alternatives néo-rurales, le féminisme carcéral, l'anti-racisme moraliste...

La radicalité, pour nous, consiste à se donner les moyens concrets de la révolution, et l'un de ses moyens nécessaires, c'est le nombre. Nous considérons que le réseau de ravitaillement est une porte d'entrée vers le milieu militant. Il s'agit pour nous d'une réussite si les personnes pour qui c'est le premier engagement politique, peuvent à terme quitter le réseau, mais s'inscrivent dans d'autres collectifs militants. Faire le choix de gérer les problèmes induits par le fait d'être un collectif très ouvert, plutôt que de mettre au ban les personnes responsables de ces problèmes, est, pour nous, une dimension de la radicalité.

On s'oppose au radicalisme rigide¹, trop souvent présent dans les milieux militants. Tout en soulignant la nécessité d'appréhender l'enchevêtrement des différentes dominations, nous contestons les effets politiques concrets produits par une déformation de ce que propose, initialement et justement, l'intersectionnalité comme outil sociologique. Effets qu'Aurore Koechlin résume ainsi : «dénonciation des « privilèges » des individus plutôt que des structures du pouvoir ; désintérêt pour la construction d'un grand mouvement collectif ; focalisation élitiste sur la pureté radicale, les codes admis, le langage requis»².

Nous portons une stratégie de nature « révolutionnaire » : nous soutenons la constitution d'un mouvement social de masse en lien avec les mouvements féministe, ouvrier et antiraciste, permettant, ensuite, la formation d'une force populaire à même de tourner la page du capitalisme.

Concrètement, ce soutien se traduit par des cantines solidaires, du ravitaillement sur les piquets de grève ou les manifs, du soutien humain, financier ou matériel. Nous nous coordonnons régulièrement

1. Défaire le radicalisme rigide <https://expansive.info/Defaire-le-radicalisme-rigide-1364>

2. Aurore Koechlin : « Aucune révolution féministe sans renversement des classes » <https://expansive.info/Aurore-Koechlin-Aucune-revolution-feministe-sans-renversement-des-classes-2597>

avec d'autres cantines de luttes ou réseaux de ravitaillement pour défendre les ZAD, réfléchir à la mise en place d'une sécurité sociale de l'alimentation ou encore sur les différents actes des Soulèvements de la Terre.

Pour nous, «gauche de transformation» est un pléonasse, la gauche par définition s'attaque à transformer les structures existantes. C'est dans ce cadre là que l'on peut tisser des alliances, sans nier les divergences et les conflits de classe à l'intérieur de notre camp politique. Avoir des ambitions radicales, ce n'est pas «faire la révolution ou rien», chaque petite victoire est à fêter et nous permet d'expérimenter notre puissance collective, ce qui est indispensable pour aller de l'avant.

En résumé, pour nous la radicalité, c'est agir concrètement sur les racines des problèmes, c'est-à-dire s'attaquer aux structures (systèmes d'oppression, institutions, ...) plus que sur les individus, c'est faire des allers et retours permanents entre théorie et pratique. Ainsi, on a aujourd'hui besoin de reconstruire des analyses et des pratiques communistes.

● Réseau ravitaillement des luttes du pays Rennais. <https://www.facebook.com/R2RPlatsEtResistances>



Radicalités ? Radicalité ? Les radicalités ?

On pense très vite au radicalisme islamique versus la radicalisation et le radicalisme qui s'assortit de violences, est porteur de danger et qui aurait pour objectif la subversion de la société à travers un socle religieux.

Les féministes aussi peuvent être radicales : lorsqu'elles attaquent par la violence les racines du problème des dominations et de l'oppression, c'est-à-dire la société patriarcale comme système social dans sa globalité.

Donc radicalité impliquerait une revendication d'un changement brutal et en profondeur de la société politique, religieuse, ou familiale et une part d'utopie et d'exigences non satisfaites.

Pour tenter d'avancer dans cette question passons par quelques autres inter-

Se dégager du cadre de la normalité

rogations (ce ne sont pas des jugements ni une distribution des prix mais des tentatives de cerner le phénomène) :

J.L. Mélenchon et son programme sont-ils radicaux ? Personnellement je ne le pense pas parce qu'il me semble trop inscrit dans les institutions, pas vraiment révolutionnaire. Ce qui signifierait que radical implique révolution, c'est-à-dire se dégager du cadre de la normalité.

Alors est-ce que Zemmour est radical ? J'aurais tendance à le penser plutôt radical parce que ses propos sont vraiment hors de la pensée commune et extrêmement dérangeants ce qui ferait penser qu'il y aurait des degrés de radicalité d'une part et que peut être aujourd'hui l'extrême-droite serait plus radicale que la gauche ? Mais sort elle vraiment du cadre qui fait des rapports sociaux de domination et d'exploitation la norme de la société ?

Et qu'en est-il des gilets jaunes ? Pour moi il y a chez les G.J une part de radicalité : dans le fait d'être tout à fait hors des institutions et

de ne pas vouloir s'institutionnaliser au point de ne pas accepter de chef ni de prendre part aux différents processus électoraux ; ils sortent des cadres.

La proposition de boycotter l'élection présidentielle est-elle radicale ? Il me semble que oui parce que justement elle propose que les « simples » gens se sentent apte à mettre à bas une institution et pas des moindres et donc de renverser la table. Évoquer ce boycott entraîne souvent autour de moi d'abord un moment de stupeur ensuite une sorte de crainte : « c'est quand même risqué » ; sans que cela la définisse absolument, la radicalité peut entraîner sinon la peur en tout cas le dérangement par rapport à notre confort (c'est vrai pour Zemmour et dans une certaine mesure pour les GJ).

Les radicalités peuvent être politiques, religieuses, familiales elles peuvent impliquer une certaine violence et surtout une subversion totale de la société, un renversement du capitalisme ?

● **Bénédicte Goussault**

L'espoir collectif des jours heureux

Tout le monde ne met pas la même chose derrière les mots. C'est sans doute une des raisons qui explique que les révolutionnaires de papier ou du clic se retrouvent souvent, poissons sans eau, dans l'entre soi, et se disputaient sans fin quand ils ne finissent pas par s'insulter, loin des classes populaires.

Depuis une quarantaine d'années, les dominants, et de façon croissante avec la dégradation du rapport de forces, imposent leurs mots et leur syntaxe. Combien de syndicalistes, de membres d'associations parlent désormais avec les mots de l'ennemi de classe, dissolvant le social dans le « sociétal », la guerre de classes dans les « inégalités », les licenciements dans les « plans de sauvegarde de l'emploi », l'égalité à assurer dans les « discriminations » à prouver, la fraternité en actes dans « l'accompagnement » (comme pour les enfants), quand on n'a pas le contresens total lorsque, face à un n^{ième} projet de casse sociale, des syndicalistes, de la CGT à l'UNSA en passant par la FSU, parlent de « manque d'ambitions » !

Certains mots changent de sens, avec la réalité des pratiques : par exemple qu'est-ce que « la gauche » ? Que veut

Le capitalisme a atteint sa date de péremption

dire être « de gauche » ? Les « socialistes » qui participaient avant 1981 aux Dîners du Siècle étaient-ils déjà de droite ou n'auraient-ils trahi qu'après ?

Dès lors, par opposition, on se met à utiliser des formulations diverses : « vraie gauche » ; « 100% gauche » ; « gauche radicale » ; « gauche de transformation »... qui se sont ajoutées à la traditionnelle distinction entre « révolutionnaires » et « réformistes » qui a priori partageaient le même but mais pas le même chemin.

Dire de quelqu'un ou d'un groupe qu'il est « radical » renvoie communément au choix des moyens, plus rarement aux fins poursuivies.

S'agissant des fins poursuivies, le capitalisme a atteint sa date de péremption et s'effondre sur ses bases dans un chaos croissant ; des foules immenses se sont mises en mouvement (Espagne, Tunisie, Égypte, Syrie, Gilets Jaunes en France, Liban, Chili, Inde pour ne citer que celles-ci) ; les pouvoirs en place ne tiennent plus que par la répression des corps et le détournement des esprits par les grands médias et la fachosphère ; la planète brûle et a soif. Dès lors, être « radical » au sens de s'attaquer aux racines des problèmes ne peut vouloir dire que poser les bases d'une société débarrassée du capitalisme, une société où le peuple prend en mains les décisions qui le concernent. Quelle que soit la dénomination employée, socialiste, communiste, humaniste, auto-

gestionnaire, on n'a plus le choix de « la hauteur de la barre ». « Un autre monde on n'a pas le choix » concluait déjà en 2009 la chanson de HK « On lâche rien ! ».

S'agissant des moyens, c'est-à-dire du chemin ou des chemins pour y arriver, la « radicalité » est le plus souvent associée à une certaine « violence », à sa nécessité et à la rapidité des résultats qu'elle est censée assurer. Ce que peut résumer la formule « la fin justifie les moyens ». Si la fin recherchée est celle évoquée ci-dessus, et pour dépasser l'opposition rhétorique entre l'urgence et les garanties de ne pas reproduire ce que l'on combat, l'expérience historique et la participation aux luttes indiquent que c'est « la fin qui juge les moyens ». Et que donc « la hauteur de la barre » pour les moyens ne peut être fixée à l'avance. Sans, par exemple, rien retirer du courage de certains « autonomes » qui fleurissent à chaque mouvement social d'ampleur, on peut estimer que toutes les barricades ou tous les blocages ne se valent pas. Comment ne pas voir la différence entre quelques feux de poubelle, barrières déplacées et projectiles lancés sur la police par un petit nombre d' « autonomes » et l'insurrection en cours en Guadeloupe et en Martinique ? Il y a là le nombre agissant et la légitimité auprès de ceux qui ne sont pas dans la lutte, garants de victoires ou, au minimum, de moindres reculs, le tout accroissant le rapport de forces pour la suite.



L'extrême-droite organisée et la diffusion de leurs haines

Les buts de l'extrême-droite organisée ne sont pas les mêmes que ceux évoqués plus haut et si elle surgit quand la lutte sociale (gilets jaunes par exemple) ou politique (périodes électorales importantes) est très forte, c'est pour détourner la lutte de ses buts ou/et pour s'y attaquer physiquement. L'infiltration des gilets jaunes sur les deux premières années a été pour l'essentiel un échec en raison d'une part des revendications sociales d'égalité que ceux-ci portaient et d'autre part de la durée du mouvement. Sur l'épidémie leur présence dans les manifestations contre le passe sanitaire puis vaccinal est, progressivement, camouflée sous diverses appellations et mots d'ordre singeant ceux traditionnels de la gauche ou mettant en avant le droit à une « liberté » si abstraite que, libertariens et libertaires néophytes peuvent s'y reconnaître.

Il reste que le travail nécessaire pour écartier la confusion exige d'être présent dans ces manifestations, ce que font les gilets jaunes qui n'ont pas lâché prise. Force est de constater que l'extrême-gauche politique et la gauche syndicale, pour l'essentiel, réitèrent l'erreur, ou plutôt la faute, déjà faite avec les gilets jaunes : on n'y va pas parce qu'il y a des fachos. Or c'est précisément parce qu'il y a des fachos qu'il faut y aller ! Les gilets jaunes qui n'ont pas lâché font depuis trois ans la démonstration qu'il n'y a que dans la lutte que peut se maintenir le but et que peuvent être mis de côté, voire reculer, les détournements sur les boucs-émissaires (musulmans, arabes, juifs, prétendus « assistés », privés d'emploi, immigrés, syndicalistes, et tout ce qui peut être désigné comme de gauche). Et ce d'autant plus que les principaux médias amplifient la fachosphère qui, camouflée ou non, prospère sur les réseaux dits « sociaux ».

La participation à la lutte, qu'il s'agisse de celle des gilets jaunes ou de la fraction de la population issue de l'immigration, est la seule voie qui permette de renouer les liens collectifs disparus, à l'intérieur des classes populaires et entre classes populaires et classes « moyennes ». Cette participation permet de vérifier, et surtout de ressentir une différence concrète entre la « gauche de transformation » et l'extrême-droite : la joie, ainsi que l'a constaté et décrit F. Bégaudeau dans son dernier livre. Même si les fachos n'ont pas de tristesse. De cela ils ne sont pas capables, car la tristesse se conjugue avec la joie, la joie qui vient avec l'espoir collectif des jours heureux.

● Richard Abauzit
Gilet jaune Rond Point de Montpellier



Un besoin de radicalité populaire qui n'a pas encore trouvé son canal d'expression politique

Commençons par dire ce qu'elle n'est pas. La radicalité ne peut se réduire au choix de méthodes d'action violentes, ni à un programme formalisé de rupture avec un système de domination. L'histoire connaît de nombreux exemples de radicalités populaires non violentes même si elle est marquée aussi par de tout aussi nombreux exemples de radicalités violentes. De même elle compte des séquences de radicalité populaire portée par des organisations dotées d'un programme politique formalisé et d'autres caractérisées par la spontanéité de la colère sociale. La radicalité, celle en mesure d'avoir un effet de transformation sociale réel, ne se décrète donc pas. Elle se constate comme un besoin

en recherche d'un canal d'expression. Elle exprime le sentiment, plus ou moins conscientisé, qu'aucune amélioration significative d'une situation vécue comme insupportable n'est possible, sans un changement d'ampleur. Elle signifie également logiquement que l'ordre des choses dominant est devenu insupportable et qu'il est désormais perçu comme inacceptable. Littéralement le terme « radicalité » renvoie à l'idée de « racine ». Au niveau politique les séquences de radicalité populaire sont celles où une partie majoritaire des classes populaires ressent la nécessité de s'attaquer aux « racines » des difficultés sociales subies c'est-à-dire au système social dominant lui-même.

Nous sommes entrés dans une séquence historique de radicalité populaire

De multiples indices soulignent que nous sommes entrés dans une séquence historique de radicalité populaire. Des Gilets Jaunes au mouvement anti-pass en passant par les grands mouvements contre la réforme des retraites, contre la loi travail, contre les violences policières raciste, etc., ce besoin de radicalité populaire prend la forme de mouvements sociaux. De l'attrance vers certaines explications « complotistes » à celle vers les fausses et dangereuses alternatives fascisantes en passant par les taux records d'abstention, les discours sur le « Tous pourris » et ceux grandissant sur la nécessité d'une « révolution » dans la jeunesse des classes populaires, le besoin de radicalité prend la forme de modes de pensées et d'analyses mettant à leur centre la notion de « système ». Bien sur la confusion règne sur ce qui

constitue justement ce « système » perçu désormais massivement comme illégitime. Cette confusion indique une course de vitesse pour canaliser politiquement cette radicalité populaire soit vers de fausses cibles, soit vers une transformation sociale structurelle c'est-à-dire une révolution sociale.

L'extrême-droite a réellement pris la mesure du besoin de radicalité populaire et met la focale sur tous les éléments permettant de détourner la colère sociale de ses véritables cibles. Les thèmes des pseudo communautarisme, séparatisme, Wokisme, islamogauchisme comme ceux tout autant mythique d'une « laïcité menacée », d'un « péril migratoire » imminent ou encore d'un « grand remplacement » porteur d'une remise en cause civilisationnelle, etc., ne sont rien

d'autre qu'une tentative d'apporter une réponse au besoin de radicalité populaire en proposant des cibles présentées faussement comme « systémiques » afin de le détourner de la remise en cause du capitalisme. La peur d'être accusé de « complotiste », « d'islamogauchisme », de « laxisme », etc., conduit malheureusement à l'absence d'une réponse claire et sans ambiguïtés dans ce que vous appelez « gauche de transformation ». C'est au contraire, selon nous, en refusant toute concession sur ces pièges idéologiques, qu'un canal d'expression progressiste à la colère populaire peut émerger.

● Saïd Bouamama
Sociologue, militant du FUIQP



Le principe des 3 singes

Mais pourquoi Marie Souza, collégienne d'un établissement « bien sous tous rapports » s'est-elle pendue ? Ou serait-ce un meurtre ? Quel en serait le coupable ? Pour quel motif ? L'assassinat, avéré lui, de la proviseure relance l'enquête et complexifie l'affaire.

Les adultes y mènent dans leur monde un ballet où les jeunes s'emmêlent dans leurs rivalités et leurs désirs. Mais que fait la police ??? Rebondissements, suspense, études de cas, personnages et situations constituent une trame efficace à ce roman policier qui se développe sur fond de violences scolaires et de harcèlement.

Mais le fil rouge (noir ?) de cette histoire n'est-ce pas finalement l'institution, en premier lieu l'Éducation Nationale, et les rouages d'une société. Ou plutôt les postures qui font office de mécanismes. Ces « machines à broyer de l'humain... et chaque agent est invité à adopter le principe des trois singes : ne rien voir, ne rien entendre et ne rien dire ».

Silence dans les rangs... quand gronde l'orage menaçant.

● **PATRICK VASSALLO**

Le principe des 3 singes, Diego Arrabal, Éditions Arcane17, 2021, 248 pages, 19 euros



Une histoire coopérative

Le bassin de Thau est connu pour ses huitres de Bouzigues, la ville de Sète, les vins de sa rive et les thermes de Balaruc. Cette brève publication nous raconte l'histoire d'une coopérative, celle de cinq ports, qui permet la création, la pérennisation et l'accès des « plus petits » à la conchyliculture, par partage et solidarité des tables (indispensables à l'élevage des huitres).

Cette histoire unique, qui dure depuis août 1969 nous rappelle tout d'abord que les conséquences, les conquises de 68, ne furent pas seulement parisiennes et pour les ouvriers d'usine. Cette expérience qui a su s'adapter aux évolutions du commerce mondialisé autant qu'aux variations climatiques est un bel exemple d'alternative économique. Une réussite.

Cet ouvrage, très didactique nous transmet cette histoire, les contextes successifs, les valeurs qui l'ont portée. Des encarts démographiques, cartographiques, statistiques aident à la compréhension, des croquis éclairent la lecture.

La création de cette coopérative vient de loin dans les solidarités prolétaires s'inscrivant dans « l'histoire longue de l'étang de Thau ». Les problématiques économiques y sont exposées sans fard. On remarquera le chapitre consacré aux paysannes de l'étang.

Du bel ouvrage qu'on lira goulûment accompagné d'un Picpoul...

● **PATRICK VASSALLO**

Une histoire coopérative, Collectif, Mémoires et territoires, 2021, 75 pages, 25 euros



Don't look up

Une implacable critique du capitalisme et de sa « gouvernance »

Don't look up produit et diffusé sur Netflix est une charge parodique du capitalisme, des « élites » politiques, médiatiques, et technologiques ainsi que de la manipulation des foules par un étendard mondial de l'industrie culturelle. Un apparent paradoxe !

Sur le plan cinématographique c'est un excellent film avec un casting de « stars ». Jennifer Lawrence et Leonardo Di Caprio interprètent deux astronomes qui découvrent qu'une immense comète se dirige vers la terre et devrait s'y écraser dans six mois causant ainsi la destruction totale de celle-ci. Et face à ce danger il y a un déni de réalité des autorités, en particulier de la part d'une caricaturale Présidente US interprétée par Meryl Streep, plus préoccupée par son avenir politique que par celui de la planète. De fait l'humanité est moins victime de la comète que de son incapacité à envisager son futur et de la gestion politique de cette menace.

Au total donc une excellente métaphore des dangers actuels qui nous menacent et du réchauffement climatique qui malgré toutes les Cop n'est absolument pas pris en compte à la hauteur du danger qu'il représente. Auquel on peut rajouter l'actuelle pandémie. Mais une critique dont les mouvements populaires sont absents et qui nous laisse sans espoir d'agir sur notre avenir.

● **HENRI MERMÉ**

Don't look up, Comédie dramatique américaine, Réalisation et scénario Adam McKay, sortie décembre 2021, 143 minutes



Ceux qui trop supportent

Arno Bertina restitue la parole de salariés (qu'on n'entend pas sou-

vent) à travers les récits qu'il a recueillis pendant 4 ans, ce qui donne une teneur à la fois vécue et humaine à son texte. Il rend compte, telle une tragédie, de la lutte des salariés de GM&S, à la Souterraine dans la Creuse, pour conserver leur usine malgré les malversations des directions successives. Ces salariés avaient fait parler d'eux en 2017 quand ils menaçaient de faire sauter l'usine en mettant le feu à des bonbonnes de gaz... mais les dites bonbonnes étaient vides, « jamais nous n'aurions détruit notre usine » disent-ils. Et ceci est tout à fait dans l'esprit de cette lutte qui a duré plus de 10 ans, et dans laquelle les salariés tentent de sauver leur outil de travail tandis que les directions ne pensent qu'à « s'en mettre plein les poches », par ventes, fusions et subventions d'État jamais utilisées au profit de l'entreprise.

L'auteur montre, face à des patrons non respectueux de leurs engagements alias « scélérats », des salariés porteurs de la fierté ouvrière, et déterminés ; ils sont responsables jusqu'à rédiger et proposer un projet de loi « qui responsabiliserait les entreprises ayant recours à la sous-traitance ; pour que d'autres ne souffrent pas ce que nous avons souffert ».

Les récits évoquent aussi, avec amertume, le mépris tant d'E. Macron que des ministres rencontrés, et de la préfète elle-même à l'égard des salariés et de leur combat.

Arno Bertina, auteur militant, a écrit aussi *des châteaux qui brûlent* à propos de la séquestration d'un secrétaire d'État par les salariés d'un abattoir menacé de fermeture.

● **BÉNÉDICTE GOUSSAULT**

Ceux qui trop supportent, Arno Bertina, Éditions Verticales, Oct. 2021, 238 pages. 19,00 euros



Impact

Ce thriller-Manifeste raconte une insurrection contre ceux qui exploitent la terre et détruisent les écosystèmes. Non pas l'humanité en générale, ni les individus en particulier, mais le système capitaliste mondialisé et ses soutiens étatiques. Total et BNP sont les protagonistes du roman.

C'est un roman-uppercut : « imaginez » dit le héros, « que nous ayons découvert ce matin, sans avertissement l'extinction des espèces, la fonte des glaciers, l'explosion de la mortalité infantile... n'aurions-nous pas été assez terrorisés pour agir sans délai ? Mais nous nous sommes accoutumés doucement comme les grenouilles dans l'eau qui se réchauffe lentement... J'ai donc décidé de provoquer un choc, d'ébouillanter les consciences en quelque sorte. »

Le lecteur, pourtant averti des effets de la crise climatique reste incrédule face à l'accumulation d'incroyables révélations. C'est tellement terrible qu'on n'y croit pas. Mais une formidable documentation en fin d'ouvrage vient prouver que la fiction est vraie.

C'est un roman- espoir : On peut s'interroger sur l'empathie de l'auteur pour la voie violente. Pour lui il s'agit de légitime défense « Face à l'argent la justice n'existe pas, le droit des hommes non plus... la résistante violente intervient lorsque la résistance passive a abattu toutes ces cartes ». Mais le héros Virgil Solal n'est plus seul. Les rangs de l'insurrection grossissent chaque jour et ça peut tout changer.

● **JOSIANE ZARKA**

Impact, Olivier Norek, Éditions Michel Lafon, Octobre 2020, 348 pages, 19,95 euros



Lettres à une Noire La traite des Antillaises

Françoise Ega relate chaque jour le racisme et l'assujettissement brutal,

souvent pervers, que les bourgeoises citadines infligent aux jeunes femmes antillaises venues de leur plein gré en « métropole », y récurer les chiottes, la cuisine du sol au plafond, les escaliers surtout dans les coins, le linge intime de madame et de sa fille... dans les années 60. Pour dépeindre cet angle mort de la France universaliste et républicaine, Françoise Ega a choisi de le vivre elle-même, se faisant recruter comme domestique.

La France des années 1960, c'est le temps du Bumidom. Le Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer. C'est un organisme créé par Michel Debré en 1963, en période de chômage lié à la crise de l'industrie sucrière aux Antilles, pour favoriser l'émigration des Afro-descendants des départements d'outre-mer vers la France, repeupler quelques départements de la France hexagonale, tout en éloignant une partie de la jeunesse alors sensible à l'expérience cubaine.

Françoise Ega vit à Marseille, chaque jour elle retrace son expérience dans un journal de désobéissance affective, physique, intellectuelle, qu'elle oppose aux « dames ». Cette indisciplinisme quotidienne est une leçon de refus de l'aliénation. Sous une écriture sobre, précise, ce journal est aujourd'hui réédité et préfacé par la philosophe Elsa Dorlin, il prend une place surprenante parmi nos réflexions actuelles quand aux rapports de classe, de genre et de race.

● **CATHERINE DESTOM BOTTIN**

Lettres à une Noire, Récit antillais, Françoise Ega, Préface d' Elsa Dorlin, Éditions Lux Quebec, Octobre 2021, 296 pages, 24,95 euros

Molière, 400 ans et toutes ses dents?

« Les langues ont toujours du venin à répandre. »

Jean Baptiste Poquelin dit Molière est né le 15 janvier 1622 à Paris et mort en 1673 à 51 ans. Après des études de droit, il crée une troupe de théâtre « L'illustre théâtre ». Il renonce à sa charge de tapissier du roi légué par son père et il épousera Madeleine Béjart. La deuxième partie du XVII^{ème} siècle est marqué par l'absolutisme royal et la grande période du style baroque en peinture, en architecture ou encore en musique avec Jean Sébastien Bach. Pendant 12 ans de 1646 à 1658 il sillonne les provinces françaises avec sa troupe. En revenant à Paris il devient le favori du roi. La société est alors très contrôlée et il s'exerce une véritable censure sur la production artistique et théâtrale. L'Église catholique est omniprésente dans la vie publique. Dans ce contexte les comédiens sont considérés comme des parias, n'ayant pas droit aux sacrements de

l'Église quand ils meurent. Il faudra attendre 1789 pour qu'on leur accorde un statut social en même temps que les juifs et les protestants. Molière obtiendra in extremis les sacrements religieux à condition que l'enterrement se fasse à la nuit tombée ?

Molière, à travers ses pièces va s'opposer à la médiocrité, à l'hypocrisie et à l'inculture des puissants. Le soutien de Louis XIV va lui permettre de présenter en 1669 Tartuffe ou l'imposteur au Théâtre Français. Cependant il est violemment attaqué par l'Église, l'aristocratie et aussi des écrivains de son temps (Boileau). Il brandit alors une arme le rire et la comédie (le Bourgeois gentilhomme, les précieuses ridicules, les Fourberies de Scapin etc...). Molière dit « l'affaire de la comédie est de repré-

Je trouve toujours difficile d'enseigner le comique. La souffrance, la tragédie, c'est universel. Ça vous bat le cœur et les tempes, ça vous prend aux principes moraux, la terreur, la folie, les crimes impardonnables. L'humour, en revanche, c'est culturel. Il faut maîtriser la langue, les double sens, les jeux de mots, travailler les codes pour voir le subversif, saisir des références d'une actualité même pas assez importante pour entrer dans l'histoire. Molière n'écrivait pas pour nous. Il écrivait pour amuser ses contemporains, dans une langue bigarrée, variée, colorée que l'appellation « langue de Molière » ne laisse plus transparaître. Un youtubeur de génie, aux milliards de vues.

Tartuffe

senter en général tous les défauts des hommes et principalement des hommes de notre siècle ».

Molière n'obéit à aucune doctrine esthétique. Son art dramatique puise ses racines dans son expérience. Il meurt sur scène en 1673 pendant une représentation du malade imaginaire. Il marquera pour plusieurs siècles le théâtre européen.

● Daniel Rome

A l'occasion du 400^{ème} anniversaire de la naissance de Molière <https://moliere2022.org/> <https://www.comedie-francaise.fr/www/comedie/media/document/brochure-Moliere2022.pdf>

« Mais si, m'a dit ma collègue, fais-les lire à haute voix, ils aiment bien. » Elle a raison, bien-sûr. Il faut ressentir le théâtre pour l'apprécier. Mais jouez donc du Molière à vingt-neuf dans trente mètres carrés...

Allez, on se motive... Exit la scène d'exposition... Trop bavarde à mon goût. Et puis, ces histoires de lavements... Les vannes pipi caca, ça n'a de charme que lorsque c'est accessible immédiatement. Une course poursuite à la Tom et Jerry, c'est plus accessible.

« Bon, on va faire un peu de théâtre ! - Oh, c'est vrai, madame ? »

Et mes ouailles de s'égayer. Et quinze Argan de poursuivre d'impertinentes.

Toinette autour d'une chaise, à grand renfort de « Chienne » et « Peste de la Carogne ! », saisissant au passage des « verges » dont le nom fait pouffer les plus hormonaux de mes jeunes esprits. Les bonnes vieilles blagues sous la ceinture ont encore de beaux jours. Molière ne leur en aurait pas tenu rigueur... Moi non plus, Vertubleu ! Compétence « maîtrise d'un vocabulaire varié » validée. La salle résonne de rires. Mes collègues me vouent à l'Enfer.

C'est un peu triste quand on y pense.

Comme un frère

Mais pourquoi diantre Molière plaît tant à nous autres, comédiens ?

Nous ne cessons de jouer ses pièces, de les adapter, de s'en référer à lui.

Alors que pour les gens qui ne sont pas du métier, il incarne plutôt d'ennuyeux souvenirs de collège ! Des vieillards avars, des amoureux contrariés, des valets qui se prennent des coups de bâton, le tout servi par un langage séculaire. Voilà qui paraît daté, poussiéreux, poussé, emperruqué...

Et pourtant... dès lors que l'on s'intéresse à l'histoire du théâtre français, on mesure le formidable apport que Molière et sa troupe ont amené à notre art.

Imaginons-nous 400 ans en arrière. La tragédie demeure la référence absolue en matière de théâtre. Il convient de réciter des alexandrins avec beaucoup d'application, afin de laisser jaillir la beauté du texte. Les nobles applaudissent ces histoires de héros qui subissent leur destinée.

Ce dont Molière se moquait au XVII^{ème} siècle, les avars, les tartuffes, les précieux et ridicules sont toujours d'actualité. Nos Diafoirus modernes n'ont rien à envier au sien. Chloroquinus, chloroquina, chloroquinum... L'immuable, finalement, c'est la nature humaine dont la littérature fait pourtant des gorges chaudes depuis l'antiquité. Mais tant qu'on peut en rire... « On refait demain, madame ? »

Non, non, demain, on parlera de Shakespeare. Vous verrez, c'est la classe...

● Alex, professeur de lettres

L'illustre Théâtre de Molière s'y emploie pendant 2 ans sur Paris et c'est un flop absolu...

Alors pendant quinze années, Molière et ses camarades de scène vont rouler leur bosse sur les routes du royaume de France. Molière éprouve dans sa chair de comédien ce qui marche devant un public populaire, en plein air, sur des tréteaux : la farce, avec ses quiproquos et jeux de mots.

Revenue à Paris, la troupe se frotte à la fameuse commedia dell'arte, au contact de comédiens italiens, avec qui ils doivent partager un théâtre. Molière s'affirme alors comme acteur. Il déborde d'énergie, est reconnu pour ses mimiques. Il affine son art en le faisant passer par le corps.

Et comme c'est un érudit, il finit par prendre la plume. Il allie la farce à la littérature, le rire à la poésie. Ses pièces rencontrent tout de suite un vif succès. Et peu à peu ses comédies s'imposent face aux tragédies.



Son écriture est réjouissante. Parce qu'elle permet aux comédiens de s'amuser. Mais aussi parce qu'elle amène des choses nouvelles pour l'époque : les jeunes gens se rebellent, les valets s'émancipent, la rigueur finit par céder, le cœur l'emporte sur la raison.

C'est un théâtre libérateur, qui fait la part belle à la vie, à la jeunesse, mais aussi à la pondérance, à la bienveillance, à l'intelligence. Et même s'il dénonce et se moque, il y a une vraie tendresse pour tous les personnages. C'est un théâtre plein d'humanité.

Et puis c'est vrai que cet homme, qui a su refuser son destin de tapissier du roi, en affrontant son père, pour répondre à un désir profond de création artistique, de vie de troupe en totale opposition avec la société hiérarchisée de son temps, nous semble tellement proche. Nous y retrouvons la même flamme, celle qui nous anime depuis le jour où nous avons senti sur un plateau, que le théâtre nous rendait profondément heureux.

● Amélie Chamoux, comédienne, crie Le pas de l'oiseau

Matrix 4 Résurrections

20 ans après la trilogie Matrix, le monde a changé, On a vieilli. Une suite sort sur les écrans. Pour quel intérêt ?

En 1999 Matrix a été une claque pour la jeunesse: action, esthétique réussie, effets spéciaux novateurs, l'histoire a remué spectatrices et spectateurs. Du scénario ressortait que la Matrice représentait le système du numérique et des réseaux sociaux qui commençaient à envahir nos vies, de l'économie du capitalisme financier, du patriarcat hétéro-normé, contre quoi la réalisation incitait à se rebeller, refuser cette exploitation, vivre dans la « ZAD » de Sion, sa vie libre et avec amour ; forme un peu simpliste, adolescente et naïve mais belle.

Si Matrix 4 se regarde indépendamment des trois premiers, c'est 20 ans après la suite de la maturité. Depuis la Matrice s'est bien plus installée. Le capitalisme est plus puissant, plus financiarisé et plus destructeur de la nature, le système patriarcal hétéro-normé toujours présent, aussi masculiniste et transphobe quand réseaux sociaux et numérique mangent nos vies, comme la Matrice se nourrit de l'énergie des humains de Matrix.

Si travail, consommation et télévision pompent notre temps de cerveau disponible, réseaux sociaux et monde d'internet sur portables « intelligents » sévissent maintenant jusque sur le siège des toilettes. Le Metaverse (voir Facebook), amène les gens dans un monde virtuel, pour jouer, travailler, se rencontrer, peut-être tomber amoureux... Avec les IA (intelligences artificielles) de plus en plus puissantes. Les monnaies virtuelles influencent l'économie réelle. Les algorithmes orientent nos choix de consommation, professionnels, culturels, politiques, amicaux, amoureux, sexuels, éducatifs. Systèmes de crédits étasuniens ou chinois, passes sanitaires ou vaccinaux, drones, caméras dans l'espace public, puces que chacun/ne porte, reconnaissance faciale alimentent les systèmes de surveillances! La Matrice existe-t-elle en 2022 ?

Au vu de Matrix 4 Lana Wachowski semble penser que nous y vivons, que la science-fiction nous a rattrapé : ainsi le patron, le psy, les chats, les enfants ...

Ce film remet en question la rébellion adolescente de la première trilogie. Faut-il saboter la Matrice de l'intérieur alors qu'elle récupère tout pour utiliser de façon encore plus productive l'énergie des humains ? Faut-il quitter la Matrice et développer Sion 2 sans se soucier des humains-moutons qui vivent dans la Matrice sans le savoir ?

Matrix 4 n'y répond pas. Mise en abîme de lui-même, ce film produit par et pour Hollywood, est une œuvre de l'industrie culturelle qui use du temps de cerveau disponible des spectateurs en leur servant de belles scènes d'action.

Se nourrir des frustrations pour créer aux internautes des désirs impossibles à réaliser, voici qui questionne sa propre consommation du monde virtuel.

Après le choc visuel et la réflexion sur la vie en 1999, Matrix 4 reprend ces recettes esthétiques et cette réflexion sur la vie en 2022. C'est un film très réussi.

● Aude Tramou

Matrix Résurrections, Réalisation Lana Wachowski, Scénario Lana Wachowski, Aleksandar Hemon, David Mitchell, Sortie décembre 2021, 148 minutes.



Le noyau de la nouvelle équipe est constitué de Bruno Della Sudda, Catherine Destom-Bottin, Laurent Eyraud-Chaume, Bénédicte Goussault, Alain Lacombe, Sylvie Larue, Patrick Le Tréhondat, Laurent Lévy, Christian Mahieux, Henri Mermé, André Pacco, Makan Rafatjou, Daniel Rome, Pierre Zarka, Patrick Vassallo, militant-e-s de l'émancipation cheminant au sein de l'ACU, l'Union communiste libertaire, d'Attac, de l'Association Autogestion, du réseau AAAEF, d'Ensemble, de FI, du NPA, de l'OMOS, de Solidaires ...

Comme dit dans le [Manifeste](#), nous voulons élargir l'équipe et fédérer d'autres partenaires. Pour donner votre avis écrire à cerises@plateformecitoyenne.net

Abonnement gratuit en ligne
<http://plateformecitoyenne.net/cerises>
<https://ceriseslacooperative.info/>